

Le Choix de Juliette vu par Juliette

Bien sûr, ce n'est pas *Madame Bovary*, ni même *Bonjour tristesse*. C'est quand même plutôt bien. Je n'ai pas honte de mon livre, alors que j'ai si souvent honte de moi-même. Honte de mon corps, honte d'exister. Mais pas du *Choix de Juliette*. J'ai bien travaillé. Je me suis appliquée. Je pense que je n'égalerais jamais Stendhal, Virginia Woolf ou Truman Capote, ou Georges Perec, qui était si affreusement angoissé lui aussi qu'il a rédigé tout un livre sans utiliser une seule fois la lettre *e*, ou Irmgard Keun, ou Christopher Isherwood, que j'aime tous parce qu'ils ont embelli ma vie, et qu'ils m'ont aidée, quand c'était pour moi si difficile, à ne pas m'arrêter, à ne pas baisser les bras, à continuer. À ne pas accepter la défaite, même quand on n'y croit plus. À continuer.

Parce que Doris, dix-huit ans, seule dans Berlin en 1932, ne baisse pas les bras. Doris qui exprime tellement bien ce que je ressens, parce qu'elle l'a ressenti avant moi, de la même manière que moi, cette déception, cette brûlure d'être soi, de n'être que ça : pauvre, pas belle, seule au monde. Doris à qui on a volé son chat pour le manger. Doris qui a dormi sur un banc et s'étonne à son réveil d'être encore en vie. Doris, seule dans la grande ville frénétique et grimaçante qui bascule lentement dans la nuit et la peur.

« Je suis capable de me conduire de façon tout à fait médiocre mais de temps en temps il faut que je sois une fille bien. Même si c'est complètement idiot. »

Une phrase comme celle-là peut vous sauver la vie. Parce qu'on aime trop Doris pour la quitter.

On me reprochera peut-être de me comparer à Stendhal et à Capote. Je ne me compare pas. Ce n'est pas une question de talent ou de notoriété ou de nombre de volumes imprimés, c'est le sentiment, ridicule bien entendu (tous les sentiments tendres paraissent ridicules), de faire partie du même club, de la même famille spirituelle. Tous ces artistes étaient des individus souvent handicapés par leur personnalité, timides, solitaires, pas très équilibrés, comme moi. Et maintenant, si je rencontre un jour Irmgard Keun ou Virginia Woolf, il me semble que, même si mon livre n'arrive pas à la cheville de *La Jeune Fille en soie artificielle* ou de *Mrs Dalloway* (c'est d'ailleurs une expression assez bizarre, « n'arrive pas à la cheville », en parlant d'un livre), eh bien, il me semble que je peux leur faire la bise et me sentir un peu comme elles, appartenant à la même grande famille, comme s'il existait entre Virginia et Irmgard et moi un lien, une parenté, qui nous réunit par-delà toutes nos différences : nous écrivons des livres.

Écrire un livre, raconter une histoire, donner vie à des personnages, cela veut dire surmonter sa paresse, sa lâcheté, faire l'effort d'être soi et d'aller vers les autres.

La création littéraire, c'est cela, je pense : un effort pour prendre sa place dans le monde et essayer de rejoindre les autres. Il y a un mystère dans la création littéraire et Homer Simpson l'a fort bien résumé : si c'est difficile, pourquoi le faire?, Pourquoi se donner tant de mal, alors que personne n'attend rien de vous? Que peut-on en attendre, d'un livre? Virginia Woolf, qu'attendait-elle de *Mrs Dalloway*? Qu'en a-t-elle reçu? Irmgard Keun pouvait-elle s'imaginer que soixante-dix ans plus tard sa petite Doris consolait une fille du Vieux Tours qui passait trop de temps à se regarder dans son miroir et à se promener sur les bords de Loire?

Virginia et Irmgard ne sauront jamais ce qu'elles m'ont apporté. C'est pour cela que je rêve d'une espèce de *Shangri-La* où je pourrais les embrasser et leur offrir, à mon tour, mon livre. (Pour le décor, j' imagine bien par exemple le salon de thé de la boutique Fauchon, place de la Madeleine.)

Je n'embrasserais peut-être pas Stendhal ou Perec, qui étaient barbus et fumaient la pipe ; à la rigueur Isherwood (il était homosexuel). Mais ils font partie, eux aussi,

de ma famille. Pourquoi tel passage d'un livre aussi mince et en apparence aussi sec et neutre que *Les Choses* résonne-t-il si longuement en moi? Peut-être parce que le narrateur (ou la narratrice?) n'a ni visage ni identité, sexuelle ou autre, et ne porte jamais de jugement sur ce qu'il ou elle raconte. Pourquoi la lecture de *Goodbye to Berlin* m'a-t-elle tout appris de l'écriture d'un roman? En le lisant, j'ai décidé que moi aussi, un jour, je raconterais mon séjour dans le Vieux Tours, comme Christopher a raconté le sien dans le Berlin prénazi, ce Berlin des cabarets et des soupes populaires, du Dr Mabuse et de Magnus Hirschfeld. Je me souviens que je me demandais seulement : serai-je à la hauteur?

Quand je rencontrerai Christopher Isherwood, si bien sûr nos karmas le permettent, je lui donnerai mon livre à lire et lui poserai la question, franchement : « Chris, honestly, does my *Juliette* match your *Goodbye to Berlin*? Christopher, dites-moi, pensez-vous que ma *Juliette* est du même niveau que votre *Goodbye*? » Et j'espère qu'il me répondra, par exemple : « Well, dear Juliette, well, hem, I must say, hem, it certainly was your finest hour... »

Et je serai contente. Enfin, je pense.